

Questions à François Paris, compositeur et directeur du CIRM et du Festival MANCA

Septembre 2010 – extraits de *Performarts*

Où en est le Festival Manca après toutes ces années ?

Nous sommes en effet le seul festival consacré à la musique contemporaine qui peut se targuer d'une telle longévité : 31 éditions, c'est tout simplement un record pour notre pays.

Ceci dit, même au regard positif du travail accompli par mes prédécesseurs et moi-même durant ces nombreuses éditions, notre festival ne peut, par définition, se satisfaire de regarder avec complaisance dans le rétroviseur ; nous sommes résolument tournés vers l'avenir et dans la période actuelle, plus passionnante que jamais sur le plan artistique, nous devons faire face comme toutes les institutions culturelles à une situation difficile.

Bien sûr, nous voulons que notre réponse soit en premier lieu artistique et imaginative, mais nous ne pouvons plus nous contenter aujourd'hui de continuer à faire comme si de rien n'était alors que le Conseil Général des Alpes Maritimes, partenaire pourtant historique de notre Centre National de Création Musicale, a baissé brutalement sa subvention de fonctionnement au CIRM de 62% en deux ans sans aucune concertation ni dialogue. En revanche, et dans une situation que nous reconnaissons encore une fois comme difficile pour tous, nous nous réjouissons du soutien constant de l'Etat, de la Ville de Nice et du Conseil Régional Provence Alpes Côte d'Azur ainsi que de celui de nos autres partenaires (SACEM, FCM, ONDA).

Sur le plan artistique nous maintiendrons en tout état de cause un haut niveau de qualité artistique. J'ai la conviction que défendre la création artistique implique d'exiger un très haut niveau dans la restitution d'œuvres à faire découvrir au public. Une œuvre donnée en création a besoin de s'épanouir progressivement afin de pouvoir par la suite s'ouvrir à des interprétations diverses. Je pense qu'en son temps, la création d'une symphonie de Beethoven ne pouvait donner lieu qu'à un résultat très éloigné de celui auquel on prétend légitimement aujourd'hui. C'est l'histoire de ses interprétations multiples qui en a fait ressortir peu à peu les joyaux. J'entends donc donner la plus grande chance possible aux œuvres que nous créons en confiant leurs premières lectures à des interprètes de talent qui sont à même de donner l'impulsion nécessaire à l'épanouissement futur de celles-ci.

Nous poursuivons aussi, et c'est notre rôle, un travail constant de constitution d'un répertoire de la musique contemporaine en permettant de découvrir de nouvelles interprétations d'œuvres créées dans les cinquante dernières années.

La création contemporaine, qu'elle soit plastique, sonore, qu'il s'agisse de danse de théâtre ou de toute autre discipline, apparaît toujours comme hermétique, élitiste, réservée à un soit disant public d'initiés.

Autrement dit, la culture contemporaine serait à des années lumières des goûts du « grand public ».

Comment, en tant que Directeur du CIRM organisateur des Manca 2010, combattez vous ce phénomène récurrent qui, je crois, vous préoccupe particulièrement ?

Vous avez raison, cette question est au centre de nombre de mes préoccupations. Bien sûr que nous sommes élitistes, mais pas plus que TF1 lorsqu'il recrute pour sa prochaine émissions de télé-réalité ! Il faut savoir de quel élitisme on parle et c'est sous cet angle

que j'aimerais répondre à votre question. Je suis toujours pour « l'élitisme pour tous » selon le mot d'Antoine Vitez et contre « l'impérialisme plouc » des vendeurs de temps de cerveau disponible. Mais j'ai bien peur qu'au nom de la libre concurrence, si l'on nous oblige progressivement à comparer l'une et l'autre démarche en terme de rentabilité immédiate, nous ne soyons pas de taille à lutter, en tout cas pour l'instant...

Nous militons pour l'excellence et la curiosité, nous sommes des ennemis résolus des « formatages » de toutes sortes (puisque nous entendons créer du « neuf ») et défendons l'idée qu'une société qui ne défend pas ses créateurs est une société qui se trouve déjà en décadence. Je serais plus pessimiste que Jacques Blanc qui dans son éditorial présentant la nouvelle saison du Quartz à Brest cite Guyotat : « Quand une civilisation veut se défendre de son déclin elle avance ses artistes ». Aujourd'hui ce ne sont malheureusement même plus les artistes que l'on avance mais les nouveaux managers ou les conseillers en communication.

Ainsi, de belles idées généreuses peuvent se trouver perverties progressivement par la logique impitoyable de la convergence des politiques néolibérales. En matière d'éducation par exemple. Si, Européen convaincu, je ne peux que souscrire avec enthousiasme aux déclarations d'intentions préalables à la mise en place d'une politique éducative européenne qui prônait le partage et la circulation de la connaissance entre les pays membres de l'Union, je ne peux qu'être terrifié par l'assujettissement progressif de ces belles intentions aux lois du marché qui exigent du système éducatif la production de « capital humain ». En effet, le marché n'a que faire de la connaissance en soi, il préfère la restreindre à la notion de compétence ; c'est à dire exiger la stricte adaptabilité de l'individu aux besoins de l'entreprise en adaptant sa formation tout au long de sa vie aux développements et aux besoins de celle-ci¹.

Il ne faut pas se voiler la face, la réduction programmée de la notion de connaissance à celle de compétence ciblée induira, à terme, la fin de l'idée même de culture telle que nous la concevons depuis des siècles. Si la formation des jeunes générations se limite à l'acquisition de compétences ciblées pour fournir du « capital humain » au marché, j'en déduis qu'il ne s'agit déjà plus, pour nous, de défendre « l'élitisme pour tous » mais de résister à un modèle unificateur puissant et subi par chacun, modèle qui de manière pernicieuse et progressive n'aura logiquement de cesse que de « normaliser » la culture et de la ravalier à la notion beaucoup plus contrôlable et productive de divertissement ; notion soumise elle même aux lois du marché.

C'est dans ce sens que je prétends que ces accusations d'élitisme ou d'incompréhension correspondent en fait à un procès qui nous est fait en nous reprochant implicitement notre non adhésion aveugle et béate au modèle social dominant. Dans ce sens, ces accusations ne sont destinées qu'à nous étrangler progressivement en nous faisant passer comme « inutiles », « non avendus » ou – paradoxalement – « passésistes » car perpétuant la permanence d'un vieux modèle fût-il prospectif...

Alors, sommes nous à des années lumières des goûts du grand public comme vous dites ? Si nous sommes en effet à des années lumières de cette conception de la culture de masse normalisée et pilotée par le marché, je suis convaincu, en revanche que la démarche que nous menons parmi beaucoup d'autres de par le monde contribuera à maintenir ce territoire indispensable de proximité humaine dédié à l'épanouissement et à la recherche de nouvelles sensibilités, de nouvelles poétiques et de nouvelles expressions.

¹ Voir à ce sujet : « La grande Mutation » Néolibéralisme et éducation en Europe
Isabelle Bruno, Pierre Clément, Christian Laval éditions Syllepse.

Nous créons tous ensemble le patrimoine de demain. On est en droit de juger tout cela inutile à l'heure où l'on entend traiter chaque problème avec des solutions rationnelles et immédiatement productives, mais c'est pour le moins une démarche à très court terme improductive d'avenir.

Je viens de lire récemment un article consacré au débat entre psychologie et psychanalyse. Si les dernières avancées permettent à la psychologie de comprendre de mieux en mieux le fonctionnement de l'être humain et de proposer des thérapies médicamenteuses de mieux en mieux adaptées, si les neurosciences avancent à pas de géant vers la modélisation des mécanismes de la pensée ; il reste cependant trois domaines qui, selon Jacques Tribolet, l'auteur de l'article seront toujours en résistance : « L'art, la foi et la folie sont les trois portes qui nous donnent accès à l'humanité dans l'homme » .

Comment éviter la confusion trop souvent faite entre culture et communication lorsqu'il s'agit d'organiser un événement qui s'adresse à un large public et qui nécessite justement pour exister des actions de communication ?

« Coca-cola is good for you » vous vous souvenez de ce slogan repris comme symbole de l'impérialisme américain dans les années 60-70. Le propre de ce type de message, à l'époque, était d'affirmer une « vérité » au bon peuple sans lui laisser la possibilité de répondre. Imaginait-on par exemple la réponse d'un consommateur modéré écrivant à la firme : « Moi j'aime bien le coca cola de temps en temps mais ma sœur préfère boire du thé » ? Inaudible. En revanche, ce slogan est devenu populaire à mesure qu'il était utilisé par les mouvements contestataires comme symbole d'un modèle social qu'ils combattaient. Ils l'ont donc utilisé à charge et avec succès (puisque le message était déjà une référence) contre le modèle en question. La communication est donc un outil particulièrement efficace pour celui qui a les moyens de l'utiliser, elle peut aussi se révéler redoutable par l'effet boomerang qu'elle renvoie à son expéditeur. En effet, si les opposants de ce dernier ont la compétence et le savoir faire pour détourner le message initial (par exemple en maniant une ironie subtile) le contre message pourra avoir des effets dévastateurs exponentiels. J'ai été très impressionné lors de mes nombreux voyages aux Etats Unis de voir à quel point ces stratégies de communication y ont été poussées jusqu'à l'extrême par les gens de pouvoir et de contre pouvoir. Entre la communication de la peur mise en place par l'équipe de Georges Bush² pour faire admettre le Patriot Act et les mouvements contestataires qui, en Californie, affichaient en grand nombre des autocollants « fuck Bush » (Sic) sur leurs voitures j'ose espérer que des deux côtés nous avons touché le fond. En effet, si nous poussons encore plus loin ce jeu absurde : comment convaincre le public de venir à un concert s'il est persuadé qu'une bombe est cachée sous chaque siège de chaque théâtre ? Mes amis américains ont trouvé la parade, à l'époque, ils ont dit : venez donc au concert de musique contemporaine, comme nous ne sommes pas des représentants de la culture de masse, nous sommes moins nombreux et donc une cible potentielle moins intéressante vous serez par conséquent en toute sécurité chez nous...

La firme Apple peut se targuer à juste titre que ses machines soient moins infectées par des virus informatiques que les PC et de laisser entendre que ses produits sont plus sûrs et plus fiables. C'est absolument exact, mais la vraie raison de cette relative immunité

² Voire à ce sujet un excellent documentaire réalisé par Adam Curtis pour la BBC « the power of nightmares » présenté à Cannes en 2005

réside dans le fait que les ordinateurs Apple sont beaucoup moins nombreux que les PC et que par conséquent les fabricants de virus informatique qui cherchent à contaminer le plus grand nombre possible de machines se concentrent en priorité sur la contamination des PC.

La communication est donc bien ce vecteur indispensable à toute structure en lien avec le public qu'elle entend convaincre et rallier à sa cause ; qu'il s'agisse des amateurs de boisson gazeuse, des électeurs américains, des clients de la marque Apple ou des spectateurs potentiels des festivals de musique contemporaine. Par mon propos précédent, si j'entends énoncer une certaine méfiance à l'égard du message délivré et de son exploitation, je n'en tire pas moins une détermination à traiter ce sujet avec prudence en essayant de savoir très précisément ce que l'on veut faire et surtout, ne pas faire. Il nous faut donc réfléchir à la manière de nous insérer dans ce monde du tout communicant sans renoncer un seul instant à la vérité du message que nous entendons faire passer. En d'autres termes, il convient de traiter la forme pour parler du fond et non de polluer le fond pour soigner la forme. Nous pourrions nous autoriser toutes les ironies en envoyant des contre messages, communiquer par le « laisser entendre » ou l'invective, mais nous avons une démarche à faire partager, un enthousiasme à transmettre et une curiosité à faire partager.

En matière de communication, je crois à la permanence d'un message et à son incarnation quotidienne dans des actes en cohérence avec le message délivré. Je sais que cette démarche peut sembler étonnante de nos jours, mais cela s'appelle l'éthique. Je défie quiconque de trouver la moindre déviance entre ce qui a été communiqué et annoncé par le CIRM et ce qui a été et est réalisé au quotidien depuis dix ans.

Le malaise actuel de la culture de la communication (et non de la communication de la culture malheureusement bien déficiente) tient largement au fait que le message délivré devient plus important que sa traduction en actes et qu'il faut donc multiplier les annonces pour camoufler leurs non traductions en actes suivis. En matière de création, nous avons besoin de temps, de persévérance et de continuité dans la construction de notre démarche. Nous ne pouvons donc nous permettre la moindre dispersion. Nous ne sommes pas spectaculaires au quotidien, mais « besogneux ». Notre communication intrinsèque est la présentation de l'œuvre au public et il s'agit d'un événement rare. Nous pourrions choisir de multiplier les créations afin de développer notre communication et nous trouver ainsi dans l'air du temps ; mais est-ce bien compatible avec le nécessaire temps de réflexion indispensable à la conquête et à la colonisation de nouveaux territoires de notre imaginaire ? Je ne le crois définitivement pas.

Un ami avait coutume de dire : « l'écriture d'une nouvelle œuvre c'est un an de travail, un mois de corrections des épreuves de l'éditeur, une semaine de répétitions, une heure de concert et une minute d'applaudissements » c'est un peu cynique mais pas si éloigné de la réalité...

La communication moderne a voulu compresser le temps mais je suis désolé de constater qu'avec « notre temps de créateurs », cela ne peut fonctionner. Si vous venez me voir demain et que vous me demandez sur quelle œuvre je travaille, je vous répondrai : une pièce d'ensemble. Si vous revenez deux mois plus tard, quatre mois plus tard, vous risquez d'obtenir exactement la même réponse. Pas très « sexy » en termes de com. non ? Certains acteurs du monde culturel ont cependant voulu à tout prix jouer ce jeu de la communication à outrance, ce n'est pas notre cas et il ne m'appartient pas de les juger. Nous travaillons sur la durée et pour le long terme, ceux qui font le choix de l'immédiateté sont dans une autre démarche et non rien de commun avec nous même si apparemment ils exercent le même métier.

Pour en venir maintenant à notre festival, soyons clairs : nous n'avons que très peu de moyens de communication bien que je tiens à souligner le soutien important et précieux de la Direction de la communication de la Ville de Nice grâce à laquelle nous pouvons bénéficier d'une réelle visibilité. Nous allons donc nous positionner, parallèlement à ce soutien « classique » sur une stratégie de communication alternative (bouche à oreille et autres techniques à large déploiement international rendues possibles par les nouvelles technologies) à celles employées par les événements de masse qui disposent de moyens financiers largement supérieurs aux nôtres.

Par exemple, et je le regrette, le Conseil Général des Alpes Maritimes a décidé d'organiser une de ses manifestations phare « C'est pas classique » simultanément à notre week-end d'ouverture (c'est la deuxième fois que cela arrive) alors que nos dates étaient connues depuis longtemps. Je pourrais dire « c'est pas fairplay » ou changer le titre de notre festival en « c'est pas du tout classique » mais je pense que le sous titre de cette année : « la voie humaine » est une réponse suffisante, une manière d'aller jusqu'au bout de nos idées sans dévier. Je ne suis, par ailleurs, pas inquiet de cette surprenante concurrence ; nous avons une grande confiance dans le public qui nous suit depuis des années et dans celui qui va nous rejoindre. Il pourra user de sa capacité de discernement pour fréquenter tour à tour les deux événements sans les confondre. Je regrette cependant que s'agissant dans les deux cas d'argent public, nous ne soyons pas en mesure d'organiser une meilleure complémentarité entre deux événements culturels distincts.

Il n'est pas interdit de croire que communication peut rimer avec obstination et transparence dans la défense d'un propos. De la même manière, nous croyons avoir démontré que fidélité et curiosité d'un public attendu se conjugue résolument avec la nouveauté et la sincérité du propos défendu et c'est là le plus important à nos yeux.

Peut-on définir ou identifier l'étape actuelle de la création musicale dans l'histoire de la musique ? Où en est la musique actuellement ?

C'est une vaste question, et il me faudrait sans doute me lancer dans l'écriture de quelques livres pour prétendre esquisser un début de réponse... Néanmoins, je peux essayer de donner ici quelques pistes :

Je vais essayer de répondre d'une manière très large en considérant que les grandes mutations musicales sont souvent liées à l'évolution du monde qui nous entoure. Ainsi, je retiendrai deux périodes qui ont chacune à leur manière durablement influencé l'histoire de la musique récente : l'année 1905 et l'année 1968.

En 1905, nous assistons à une foule d'événements, par exemple : première version de la théorie de la relativité d'Einstein, première révolution russe, apparition de l'éclairage public dans les villes... Tous ces événements vont, à mon sens, dans la même direction : du point de vue de la dialectique nature/culture autour de laquelle se sont déclinées les grandes plages de notre histoire ; en 1905, c'est plutôt la dimension culturelle qui semble prendre le dessus (exode rural, avancées technologiques et scientifiques, industrialisation...).

Nous pouvons aussi considérer la musique sous l'angle de deux de ses dimensions principales ; l'harmonie et la mélodie. Nous pouvons enfin considérer que la mélodie est plutôt d'ordre culturelle (enfants, nous apprenons tous à chanter des chansons) alors que l'harmonie est plutôt d'ordre naturel (nous apprenons à percevoir les résonances d'un objet mis en vibration) Ainsi, si l'on se réfère à la préface du traité d'harmonie de Schoenberg publié en 1908 (au moment où le compositeur commence à travailler sur le

« Pierrot lunaire »), on découvre qu'il se pose clairement la question de savoir si la nouvelle musique doit s'orienter vers la nature (exploration harmonique) ou vers la culture (exploration mélodique). On connaît la suite avec l'avènement du dodécaphonisme puis de la série qui va explorer de nouvelles relations mélodiques. Je ne pense pas que par exemple, l'arrivée de l'éclairage public dans les villes soit totalement étrangère à cette orientation. J'en déduis que l'artiste réagit à un contexte général et que jamais dans l'histoire un mouvement artistique s'inscrit en opposition complète à « l'air du temps » qui le vit naître.

De la même manière c'est le retour à la nature qui est une des grandes aspirations portée par le mouvement de 1968. Est-ce vraiment un hasard si c'est au début des années 70 que naît, en France, la musique spectrale qui a pour principale caractéristique d'explorer les relations harmoniques en repartant pratiquement de l'endroit où Schoenberg s'était arrêté ?

Ainsi donc, pour parler de la musique de demain, il nous faut sans doute humer avec attention l'air du temps d'aujourd'hui. Dès lors, je ne peux que vous livrer quelques intuitions personnelles que je partage cependant avec nombre de mes amis compositeurs, qu'ils soient européens, russes, américains, chinois ou autres. Je peux donc essayer de donner quelques pistes :

- C'est bien sûr, et en premier lieu, ces nouvelles circulations de l'information qui vont marquer durablement notre époque. Le fait que je puisse connaître pratiquement en temps réel ce qui se passe partout sur la planète change considérablement mon rapport au monde. En musique, les nombreuses communications entre les compositeurs de pays parfois très éloignés sur le plan culturel et sur le plan géographique seront bien sûr déterminantes pour la musique de demain. Mais cette circulation débridée recèle aussi un grand danger, celui de l'uniformisation de nos esthétiques ou pire, celui d'une forme de normalisation de nos musiques. C'est ici le point fondamental de divergences entre nos musiques et les musiques de grande consommation. Ces dernières ont vocation à la normalisation afin de toucher fort logiquement le plus vite possible le plus grand nombre alors que les nôtres se doivent d'être prospectives pour s'inscrire le plus loin possible dans l'histoire. Nous projetons alors qu'ils inondent. Nous-nous inscrivons dans la durée alors qu'ils visent l'immédiateté. Cette différence fondamentale est la source de nombreux malentendus avec les pouvoirs publics qui de plus en plus et à quelques exceptions prêts de par le monde s'inscrivent dans la culture du résultat immédiat.
- La mondialisation et ses effets seront donc notre deuxième préoccupation. Ne nous faisons aucune illusion : le néo libéralisme débridé qui sévit dans le monde constitue un frein puissant à la mise en place de politiques culturelles digne de ce nom, tant la marge de manœuvre des Etats se marginalise au profit des réels décideurs que sont les actionnaires. Qu'elle peut être notre place dans un monde qui a décidé de se plier aux lois du marché et de former, comme je le disais plus haut, du « capital humain » destiné à satisfaire les marchés ? Nous sommes donc de fait, et c'est la deuxième caractéristique de notre époque, en situation de résistance.

Il m'est cependant difficile de prédire avec précision de quelle manière cette situation va influencer nos musiques. Bien sûr, il faudra résister, expliquer et convaincre. Par exemple

lorsque le « marketing culturel » nous parle de pluridisciplinarité il faut répondre interdisciplinarité. La différence pour moi est évidente, je ne suis pas sûr qu'elle le soit pour tout le monde. Nous cultiverons nos différences, nous ne répondrons pas à des dogmes mais suivrons une éthique qui, qu'elle que soit l'esthétique choisie, nous projettera sur une trajectoire et ne nous cantonnera pas à tourner en rond dans les cercles supposés vertueux du normatif. Nous avons pour mission d'élargir les frontières du beau et c'est un objectif magnifique ; de ce point de vue notre époque est prodigieusement ouverte, à nous de savoir qu'en faire et la réponse définitive à votre question se trouve et se trouvera dans les œuvres déjà écrites ou en devenir...

La technologie semble avoir une importance croissante dans la production des œuvres des compositeurs contemporains. Comment dominent-ils cette contrainte technologique parfois très forte ?

Il est frappant de constater à quel point les stratégies industrielles développées par les concepteurs de logiciels traitant de musique peuvent inciter fortement, si l'on y prend garde, le jeune compositeur d'aujourd'hui à restreindre inconsciemment le champ de son imaginaire de par le fait qu'il ne peut dépasser les limites imposées par tel ou tel programme destiné au plus grand nombre ; programme qui niera par définition le recours à tous les particularismes.

Cette question centrale de la contradiction entre l'unicité de la création et la construction d'une stratégie industrielle pour la mise en place d'un parc logiciel doit donc interpeller fortement les Centres Nationaux de Création Musicale. Ceux-ci sont en effet missionnés d'une manière générique pour ouvrir les champs des possibles en matière de création musicale. Ils sont ainsi naturellement très attentifs à l'ouverture de leur politique de programmation vers la conquête de nouveaux territoires d'une part et déterminés à élargir au maximum la diversité des palettes d'outils qu'ils proposent aux compositeurs d'autre part. De fait, ils sont conduits à proposer une alternative à la mise en place d'une culture de masse induite par les grands groupes qui investissent dans l'industrie culturelle.

La parade du Plug in : Evidemment, aucun fabricant de logiciel ne prétendra « brider » l'imagination du compositeur. Il ne s'agit en effet nullement d'une intention délibérée, mais plutôt de l'application des lois du marché à l'outil de création musicale. La possibilité d'enrichir le logiciel avec ses propres développements ou avec ceux proposés par la communauté des utilisateurs présente sur des forums est ainsi proposée à l'utilisateur. Encore faut-il que l'utilisateur possède un minimum de connaissances informatiques pour pouvoir développer son propre Plug in.

C'est à ce point précis que peut se situer l'action des Centres Nationaux de Création Musicale : dans l'aide à la réalisation d'extensions logicielles dont le cahier des charges aura été établi point par point et chapitre par chapitre grâce à la synthèse des demandes des compositeurs qui viennent travailler dans nos studios.

Il y a aussi une deuxième réponse à votre question : utiliser la technologie comme un outil pour enseigner sa pratique aux jeunes générations comme tel. Heureusement, nous sortons progressivement de cette période qui produisait des œuvres sous forme de démonstration technologique plutôt que sous forme de projet esthétique. La technologie ne constitue pas un projet, elle peut être très utile comme elle peut se révéler un cache-misère dans certains cas.

Quels sont les points forts des Manca 2010, les concerts à ne pas manquer ?

Toutes les manifestations sont des points forts, ne me demandez pas de choisir...

Vous êtes vous-même compositeur. Une ou plusieurs de vos œuvres sont-elles programmées ?

Un jour quelqu'un m'a dit : « Vous n'avez pas suffisamment confiance dans votre propre festival pour vous y programmer vous même ». Je trouve cette phrase d'une grande perversité et vous pouvez la prendre dans tous les sens... Je n'ai toujours pas la réponse à cette question un peu absurde. Je ne me suis pas programmé depuis 2007, année où nous avons présenté « les Arpenteurs », spectacle que j'ai écrit avec la chorégraphe Michèle Noiret. Ne pas le présenter à Nice alors qu'il a tourné en France et en Europe et a été vu par plus de 30 000 spectateurs aurait été un non sens.

En matière d'auto programmation, j'agis avec pragmatisme : Je programme en 2005 le ciné concert que j'ai écrit autour de l'œuvre de Jean Vigo « à propos de Nice ». C'est une commande de la Ville de Paris du « Nouvel Ensemble Moderne » de Montréal et de l'ensemble « Sillages » de Brest. Nous l'avons joué dans le monde entier (dont pas moins de quatre fois à Moscou par exemple) et cela s'intitule « à propos de Nice » pas « à propos de San Francisco » où nous l'avons joué aussi...

Je suis un compositeur directeur et non un directeur compositeur. Je tire une bonne part de ma légitimité de directeur de mes compétences de compositeur. Néanmoins, encore une fois je suis pragmatique : s'il serait malhonnête de pratiquer l'auto programmation à outrance, cela n'en serait pas moins stupide. En effet si je devais dépendre de ma propre structure pour assurer ma diffusion de compositeur, cela reposerait sur un édifice fragile... J'ai donc deux vies et l'une nourrit l'autre en permanence. Ne pas me programmer serait en effet ne pas faire confiance à mon propre festival, m'y programmer à outrance serait malhonnête et stupide. Il s'agit vraiment d'une question d'équilibre qu'il faut gérer avec simplicité. Mais pour finir, je peux vous dire qu'il y aura vraisemblablement du François Paris lors de l'édition 2011 des MANCA.

Texte réalisé dans le cadre d'une interview proposée par Christian Depardieu pour le magazine « Perform-Arts » d'octobre 2010.